

**Texte N°1 Question de méthode**

1           Maintenant que nous savons quelle sorte de connaissance nous est  
2 nécessaire, il faut enseigner la voie et la méthode à suivre pour acquérir une telle  
3 connaissance des choses à connaître. Pour cela, la première observation qui  
4 s'impose est qu'il n'y aura pas ici une enquête allant à l'infini, une enquête selon  
5 laquelle, pour trouver la meilleure méthode de recherche du vrai, il est besoin  
6 d'une autre méthode pour rechercher la méthode de recherche du vrai et, pour  
7 rechercher la seconde méthode, il est besoin d'une troisième et ainsi à l'infini ; de  
8 cette manière, en effet, on ne parviendra jamais à la connaissance du vrai, ni même  
9 à aucune connaissance. En fait, il en est ici comme dans le cas des instruments  
10 matériels, qui pourraient donner lieu à la même argumentation. Par exemple, pour  
11 forger le fer, il est besoin d'un marteau et, pour avoir un marteau il est nécessaire  
12 de le fabriquer ; pour cela il est besoin d'un autre marteau et d'autres instruments,  
13 et pour avoir ceux-ci à leur tour, il est besoin d'autres instruments et ainsi à l'infini ;  
14 et de cette manière on s'efforcerait de prouver que les hommes n'ont aucun  
15 pouvoir de forger le fer, mais en vain. En réalité, de même que les hommes, au  
16 début, avec des instruments naturels, ont pu faire des choses très faciles, bien  
17 qu'avec peine et de manière imparfaite, puis, une fois celles-ci façonnées, en ont  
18 façonné d'autres plus difficiles avec moins de peine et de manière plus parfaite, et  
19 ainsi, progressant par degrés des ouvrages les plus simples aux instruments, et des  
20 instruments à d'autres ouvrages et instruments, sont parvenus à parachever tant de  
21 choses et de si difficiles avec peu de peine ; de même aussi l'entendement, par sa  
22 propre force native<sup>1</sup>, se forme des instruments intellectuels au moyen desquels il  
23 acquiert d'autres forces pour d'autres ouvrages intellectuels<sup>2</sup>, et de ces ouvrages,  
24 tire d'autres instruments c'est-à-dire le pouvoir de pousser plus loin sa recherche,  
25 et ainsi progresse par degrés jusqu'à ce qu'il atteigne le faite de la sagesse.  
26           Or, qu'il en soit ainsi de l'entendement, il sera facile de le voir, pourvu qu'on  
27 entende ce qu'est la méthode de recherche du vrai, et quels sont précisément ces  
28 instruments naturels qui lui suffisent comme point de départ pour en façonner  
29 d'autres, afin d'aller plus avant.

**Spinoza**, *Traité de la réforme de l'entendement*, §§ 30-32, traduction Michelle Beyssade, P.U.F  
p.81-83

---

<sup>1</sup> Note k : « Par force native, j'entends ce qui en nous n'est pas causé par des causes extérieures ; nous l'expliquerons plus tard dans ma philosophie. »

<sup>2</sup> Note l : « Je parle ici d'ouvrages ; dans ma Philosophie j'expliquerai en quoi ils consistent. »

**Texte n°2 : *Éthique* II 35 scolie**

La question de la vérité : deux exemples d'idées fausses

1 « Dans le scolie de la proposition 17 de cette partie, j'ai expliqué de quelle façon l'erreur  
2 consiste en une privation de connaissance ; mais, pour plus ample explication de cette chose,  
3 je donnerai un exemple : les hommes se trompent en ce qu'ils se pensent libres, opinion qui  
4 consiste seulement en ceci, qu'ils sont conscients de leurs actions, et ignorants des causes qui  
5 les déterminent. Donc cette idée qu'ils ont de leur liberté vient de ce qu'ils ne connaissent  
6 aucune cause à leurs actions. Car ce qu'ils disent, que les actions humaines dépendent de la  
7 volonté, ce sont des mots dont ils n'ont aucune idée. Ce qu'est la volonté, en effet, et de  
8 quelle manière elle meut le Corps, tous l'ignorent, qui brandissent autre chose et inventent à  
9 l'âme des sièges et des demeures, soulevant d'ordinaire le rire et la nausée. De même quand  
10 nous fixons le soleil, nous l'imaginons à une distance d'environ deux cents pieds de nous,  
11 erreur qui ne consiste pas dans cette seule imagination, mais dans le fait que tandis que nous  
12 l'imaginons ainsi, nous ignorons sa vraie distance et la cause de cette imagination. Car, même  
13 si plus tard nous savons qu'il est à une distance de nous de plus de 600 diamètres de la terre,  
14 nous n'en continuerons pas moins à l'imaginer proche de nous ; car, si nous imaginons le soleil  
15 si proche, ce n'est pas parce que nous ignorons sa vraie distance, mais parce qu'une affection  
16 de notre Corps enveloppe l'essence du soleil, en tant que le Corps lui-même est affecté par  
17 lui. »<sup>3</sup>

Spinoza, *Éthique*, présentation et traduction par Bernard Pautrat, Seuil Essais 1999, E II, 35 scolie, p.159.

---

<sup>3</sup> EII 35 sc., o.c., p.159.

**Texte n°3      *Éthique IV 18 scolie : le libre exercice de la raison s'accorde avec la nécessité naturelle***

1 Comme la raison ne demande(*postulet*) rien contre la nature, c'est donc elle-même qui demande  
2 que chacun s'aime lui-même, recherche ce qui lui est utile, ce qui lui est véritablement utile, et aspire  
3 à tout ce qui mène véritablement l'homme à une plus grande perfection, et, absolument parlant,  
4 que chacun s'efforce, autant qu'il est en lui, de conserver son être. Ce qui, du reste, est aussi  
5 nécessairement vrai qu'il est vrai que le tout est plus grand que la partie (*voir prop.4 p.3*). Ensuite,  
6 puisque la vertu (*par la Déf.8 de cette p.*) n'est rien d'autre qu'agir d'après les lois de sa propre  
7 nature, et que nul ne s'efforce (*par la prop.7 p.3*) de conserver son être sinon par les lois de sa propre  
8 nature, de là suit, *premièrement*, que le fondement de la vertu est l'effort même pour conserver son  
9 être propre, et que la félicité consiste en ce que l'homme peut conserver son être. Il suit,  
10 *deuxièmement*, qu'il faut aspirer à la vertu pour elle-même, et qu'il n'y a rien qui vaille mieux qu'elle  
11 ou ne soit plus utile, et en vue de quoi on devrait y aspirer. Il suit enfin, *troisièmement*, que ceux qui  
12 se suicident ont une âme impuissante, et se trouvent défaits par les causes extérieures, qui  
13 répugnent à leur nature. De plus, du Postulat 4 p.2 il suit que nous ne pouvons jamais faire de n'avoir  
14 besoin de quelque chose d'extérieur à nous pour conserver notre être, et de vivre sans avoir  
15 commerce avec les choses qui sont à l'extérieur de nous ; si, par ailleurs nous regardons notre Esprit,  
16 il est sûr que notre Intellect serait plus imparfait si l'Esprit était seul, et n'avait rien d'autre à  
17 comprendre que soi. Il y a donc hors de nous bien des choses qui nous sont utiles, et auxquelles,  
18 pour cette raison, il faut aspirer (*appentenda sunt*). Et, parmi elles, on n'en peut inventer en pensée  
19 de meilleures que celles qui conviennent entièrement avec notre nature. Si en effet, deux individus,  
20 par ex., ayant exactement la même nature, se joignent l'un à l'autre, ils composent un individu deux  
21 fois plus puissant que chacun pris séparément. À l'homme donc rien de plus utile que l'homme ; il  
22 n'est rien, dis-je, que les hommes puissent souhaiter de mieux pour conserver leur être que de se  
23 convenir tous en tout, en sorte que les Esprits et les Corps de tous composent pour ainsi dire un  
24 seul Esprit et un seul Corps, de s'efforcer tous ensemble de conserver leur être, autant qu'ils  
25 peuvent, et de chercher tous ensemble et chacun pour soi l'utile qui est commun à tous ; d'où il suit  
26 que les hommes que gouverne la raison, c'est-à-dire les hommes qui cherchent ce qui leur est utile  
27 sous la conduite de la raison (*ratione gubernatur*), n'aspirent pour eux-mêmes à rien qu'ils ne  
28 désirent pour tous les autres hommes, et par suite sont justes, de bonne foi et honnêtes.

**Spinoza, *Éthique IV 18 scolie*, traduction Bernard Pautrat, p.369-371.**

## Texte n° 4

Préface du *Traité théologico-politique*, § 9

## Religion, pouvoir, superstition et aliénation

1 Je me suis souvent étonné que des hommes qui se vantent de professer la religion  
2 chrétienne, c'est-à-dire l'amour, la joie, la paix, la maîtrise de soi-même et la bonne foi envers tous,  
3 rivalisent d'iniquité et exercent chaque jour la haine la plus violente les uns contre les autres, de  
4 sorte qu'on reconnaît la foi de chacun par cette haine et cette iniquité plutôt que par les autres  
5 sentiments. Les choses en sont maintenant venues au point que l'on ne peut reconnaître si  
6 quelqu'un est chrétien, turc, juif ou païen, si ce n'est par l'aspect extérieur du corps et par le  
7 vêtement, et en sachant quelle Église il fréquente, quelle, à quelle opinion il se range, dans les mains  
8 de quel maître il jure. Pour le reste ils mènent tous une vie semblable.

9 Cherchant la cause de ce mal, je n'ai pas douté qu'il tire naissance de ceci : la religion s'est  
10 réduite pour le peuple à tenir les ministères de l'Église pour des dignités, à considérer les charges  
11 ecclésiastiques comme des bénéfices, et à professer le respect le plus grand pour les pasteurs. Dès  
12 que cet abus a commencé dans l'Église, un immense désir d'administrer les charges sacrées s'est  
13 aussitôt emparé des plus méchants et l'amour de propager la divine religion s'est transformé en  
14 ambition et en avarice sordide. Le temple même a dégénéré en théâtre, où l'on écoutait non plus  
15 des docteurs de l'Église mais des orateurs, qui, tous, avaient le désir non d'instruire le peuple mais  
16 de le subjuguier d'admiration pour eux, de reprendre publiquement ceux qui ne partageaient pas  
17 leurs opinions et de n'enseigner que des choses nouvelles et inaccoutumées, ce que le vulgaire  
18 admirerait le plus. C'est de là qu'ont pu tirer naissance de grandes controverses, l'envie, la haine, que  
19 le passage des années fut impuissant à calmer.

20 Il ne faut donc pas s'étonner si rien n'est demeuré de l'antique religion que le culte extérieur  
21 (par lequel le vulgaire paraît aduler Dieu plutôt que l'adorer) et si la foi n'est plus que crédulité et  
22 préjugés. Et quels préjugés ? Ceux qui transforment les hommes d'êtres rationnels en bêtes brutes,  
23 empêchant chacun d'user librement de son jugement et de distinguer le vrai du faux, et paraissent  
24 inventés exprès pour éteindre tout à fait la lumière de l'entendement. La piété, par Dieu immortel !  
25 et la religion consistent en mystères absurdes, et ceux qui méprisent la Raison, ceux qui rejettent et  
26 condamnent l'entendement comme une nature corrompue, ceux-là justement (voilà le vrai scandale)  
27 passent pour posséder la lumière divine. Vraiment s'ils possédaient une étincelle de cette lumière  
28 divine, ils ne déraisonneraient pas avec tant de morgue, mais ils apprendraient à honorer Dieu de  
29 façon plus sage, et ils l'emporteraient sur tous les autres par l'amour comme ils l'emportent  
30 aujourd'hui par la haine. Ils ne mettraient pas tant d'hostilité à poursuivre ceux qui ne pensent pas  
31 comme eux, ils en prendraient plutôt pitié, si du moins c'était pour le salut de ceux-là qu'ils  
32 éprouvaient des craintes et non point pour leur propre fortune.

Spinoza, *Traité théologico-politique*, Préface §9 Œuvres III, PUF, 1999, traduction Jacqueline Lagrée, Pierre François Moreau p.65-67

## Texte n°5

## Lettre à Oldenburg du 7 février 1676

## Comprendre la nécessité des actions humaines ce n'est pas les excuser

1 Si j'ai dit dans ma précédente lettre que nous sommes inexcusables, précisément parce que  
 2 nous sommes au pouvoir de Dieu comme l'argile dans les mains du potier, voici en quel sens je  
 3 voulais qu'on l'entende. C'est que personne ne peut se retourner contre Dieu parce qu'il lui a donné  
 4 une nature faible ou une âme impuissante. En effet, il serait absurde qu'un cercle se plaigne que  
 5 Dieu ne lui a pas donné les propriétés d'une sphère, ou un enfant qui souffre de la pierre, un corps  
 6 sain. Et il le serait tout autant qu'un homme à l'âme faible puisse se plaindre que Dieu l'ait privé de  
 7 la force, de l'amour et de la vraie connaissance de Dieu, et qu'il lui ait donné une nature tellement  
 8 faible qu'il ne puisse ni contraindre, ni modérer ses affects. Car rien n'appartient à la nature d'une  
 9 chose, quelle qu'elle soit, sinon ce qui suit nécessairement de sa cause donnée. Or, il n'appartient  
 10 pas à la nature de chaque homme que son âme soit forte, et il n'est pas plus en notre pouvoir  
 11 d'avoir un esprit sain qu'un corps sain. Cela, personne ne peut le nier, sauf à vouloir nier aussi bien  
 12 l'expérience que la raison.

13 Mais, dites-vous, si les hommes pèchent par nécessité de nature, ils sont donc excusables !  
 14 Mais vous n'indiquez pas ce que vous voulez en conclure. Est-ce à dire que Dieu ne peut pas s'irriter  
 15 contre eux, ou qu'ils sont dignes de la béatitude, c'est-à-dire de la connaissance et de l'amour de  
 16 Dieu ? Si vous songez au premier point, je vous l'accorde entièrement, Dieu ne s'irrite pas, au  
 17 contraire, tout arrive selon son sentiment. Mais je nie par ailleurs que tous les hommes soient des  
 18 bienheureux. C'est évident, les hommes peuvent être excusables, et néanmoins privés de la  
 19 béatitude et souffrir de bien des manières ! En effet, un cheval est excusable d'être un cheval et non  
 20 un homme et pourtant, il est astreint à être un cheval et non un homme. Celui qui a la rage parce  
 21 qu'il a été mordu par un chien doit bien sûr être excusé, mais on l'étrangle malgré tout à bon  
 22 droit.<sup>4</sup> Enfin, celui qui ne peut pas contrôler ses désirs ni les contraindre par la crainte de la loi,  
 23 même s'il doit être excusé de sa faiblesse, ne peut pourtant pas jouir de la satisfaction de l'âme, et  
 24 de la connaissance et de l'amour de Dieu : il meurt nécessairement ! Je pense qu'il n'est pas  
 25 nécessaire de souligner ici que lorsque l'Écriture dit que Dieu s'irrite contre les pécheurs, ou qu'il est  
 26 un juge qui connaît, évalue et juge les actions des hommes, elle parle de manière humaine et selon  
 27 les opinions reçues par les hommes du commun, parce que son intention n'est pas d'enseigner la  
 28 philosophie, ni de faire des hommes instruits, mais des hommes obéissants.

Spinoza, *Correspondance*, présentation et traduction par Maxime Rovère, G-F 2010, Lettre  
 78, p. 378-379.

---

<sup>4</sup> Le latin ne permet pas de savoir si *canis* est au nominatif ou au gérondif, mais la traduction des NS ne laisse aucun doute : il s'agit bien d'un homme mordu par un chien. Autre élément en faveur de cette lecture, Spinoza aime faire parler ou penser des choses incongrues (les pierres, les vers, les triangles etc.) et mettre les hommes dans des situations extrêmes. Dans l'Éthique, par exemple, il remplace l'âne de Buridan par un homme (E II 49 scolie). Dans sa réponse Oldenburg considère à l'inverse que Spinoza a pris l'exemple d'un chien enragé, et répond en conséquence ( voir ci-dessous, lettre 79 §2).

## Texte N° 6

## Éthique I Appendice §2

## Liberté et nécessité sans finalité

1 J'ai, par là, assez expliqué ce que j'avais promis en premier lieu. Maintenant, pour montrer  
2 que la nature n'a pas de fin qui lui soit prescrite, et que toutes les causes finales ne sont que  
3 des fictions humaines, il n'est pas besoin de beaucoup. Je crois en effet, que c'est maintenant  
4 suffisamment établi, tant à partir des fondements et des causes d'où j'ai montré que ce  
5 préjugé a tiré son origine, que de la *Proposition* 16 et des Corollaires de la *Proposition* 32, et  
6 également à partir de tout ce par quoi j'ai montré que tout dans la nature procède d'une  
7 certaine nécessité éternelle, et d'une suprême perfection. J'ajouterai pourtant ceci, encore :  
8 que cette doctrine relative à la fin renverse totalement la nature. Car, ce qui, en vérité, est  
9 cause, elle le considère comme un effet, et *vice versa*. Ensuite, ce qui, par nature, est avant,  
10 elle le met après. Et enfin, ce qui est suprême et le plus parfait, elle le rend très imparfait. Car  
11 (laissons de côté les deux premiers points, qui vont de soi), comme il ressort clairement des  
12 *Propositions* 21, 22 et 23, est le plus parfait l'effet produit immédiatement par Dieu, et, plus  
13 quelque chose a besoin de causes intermédiaires pour être produit, plus c'est imparfait. Or si  
14 les choses qui ont été produites immédiatement par Dieu avaient été faites pour que Dieu  
15 atteignît sa fin, alors nécessairement ce seraient les dernières, en vue desquelles les premières  
16 ont été faites, qui seraient les plus éminentes de toutes. Ensuite, cette doctrine supprime la  
17 perfection de Dieu : car, si Dieu agit à cause d'une fin, c'est nécessairement qu'il aspire à  
18 quelque chose qui lui manque. Et, quoique Théologiens et Métaphysiciens fassent la  
19 distinction entre fin d'indigence et fin d'assimilation, ils avouent cependant que c'est à cause  
20 de soi que Dieu a tout fait, et non à cause des choses à créer ; parce qu'ils ne peuvent rien  
21 assigner avant la création, à part Dieu, pour quoi Dieu eût agi ; et par suite ils sont  
22 nécessairement forcés d'avouer que Dieu a manqué de ce pour quoi il a voulu disposer des  
23 moyens, et l'a désiré, ce qui va de soi. Et il ne faut négliger ici le fait que les Sectateurs de cette  
24 doctrine, qui ont voulu faire montre de leur esprit en assignant les fins des choses, ont, pour  
25 prouver cette doctrine qui est la leur, introduit une nouvelle manière d'argumenter : la  
26 réduction, non à l'impossible, mais à l'ignorance ; ce qui montre bien que cette doctrine  
27 n'avait pas d'autre moyen d'argumenter.

Spinoza , *Éthique* I appendice §2, présenté et traduit par Bernard Pautrat, Seuil Essais p.83-85

## Texte N° 7

## Lettre 21 à Blyenbergh du 28 janvier 1665 §§ 3et 4

## Préjugés sur la liberté, sur Dieu et sur le salut des hommes

1 Pour en revenir à votre lettre, je vous le dis, je vous suis très reconnaissant, de tout mon  
2 cœur, de vous être ouvert à moi à temps sur votre façon de philosopher. En revanche, pour telle et  
3 telle conclusions que vous voulez prêter à ma lettre, je ne peux guère vous remercier. Quelle  
4 matière, je vous le demande, vous a fournie ma lettre pour me prêter ces opinions, que les hommes  
5 sont semblables aux bêtes, que les hommes meurent et disparaissent à la manière des bêtes, que  
6 nos œuvres déplaisent à Dieu, etc. ! (Il faut qu'ici notre désaccord soit à son comble, puisque vous  
7 me semblez parler exactement comme quelqu'un qui, disant que Dieu prend plaisir à nos œuvres,  
8 l'entend comme s'il était arrivé à ses fins, parce que les choses ont tourné comme il l'escomptait.)  
9 Quant à moi, j'ai dit pour ma part tout à fait clairement que les probes font honneur à Dieu, et qu'en  
10 l'honorant assidûment ils deviennent plus parfaits, et qu'ils aiment Dieu. Est-ce que c'est là les  
11 rendre semblables aux bêtes, ou rendre enfin leurs œuvres désagréables à Dieu ?

12 Si vous aviez lu ma lettre avec plus d'attention, vous auriez clairement perçu que notre  
13 désaccord tient à une seule question : Est-ce que Dieu confère aux probes les perfections qu'ils  
14 reçoivent en tant qu'il est Dieu, c'est-à-dire absolument, sans qu'on lui assigne aucun attribut  
15 humain (comme moi, je l'entends), ou est-ce comme un juge (ce qu'en définitif vous soutenez) ?  
16 Partant de là, vous prétendez que les impies, parce qu'ils font ce qu'ils peuvent selon le décret de  
17 Dieu, servent Dieu autant que les probes. Mais vraiment le second point ne suit en aucun cas de mes  
18 propos, car je n'y introduis pas Dieu comme un juge ! De sorte que moi, j'évalue les œuvres par la  
19 qualité des œuvres, et non par le pouvoir de celui qui le fait. Et le salaire qui suit de l'œuvre en suit  
20 aussi nécessairement qu'il suit de la nature du triangle que ses trois angles doivent être égaux à deux  
21 droits. Cela, chacun le comprendra à la seule condition d'être attentif au fait que notre suprême  
22 béatitude consiste dans l'amour envers Dieu, et que cet amour découle nécessairement de la  
23 connaissance de Dieu, dont nous faisons si grand cas. Et cela peut être démontré de manière  
24 générale très facilement, dès lors seulement que l'on porte attention à la nature du décret de Dieu,  
25 comme je l'ai expliqué dans mon *Appendice*. Mais, je le reconnais, tous ceux qui confondent la  
26 nature de Dieu avec celle de l'homme sont tout à fait inaptes à le comprendre.

Spinoza, *Correspondance*, traduction et annotation par Maxime Rovère, Seuil, Essais, 2010.  
Lettre 21, p.160-161.

**Texte N°8****Spinoza, *Traité politique* Chapitre II §§ 3 et 4****Droit naturel, puissance et liberté**

1           Puisque par conséquent la puissance des choses naturelles, par laquelle elles  
2 existent et agissent, est très exactement la puissance de Dieu, nous comprenons facilement  
3 ce qu'est le droit de nature. Dieu possède en effet un droit sur toutes choses, et le droit de  
4 Dieu n'est rien d'autre que la puissance même de Dieu en tant qu'on la considère comme  
5 absolument libre : il s'ensuit que toute chose naturelle tient de la nature autant de droit  
6 qu'elle a de puissance pour exister et pour agir –puisque la puissance de chaque chose  
7 naturelle, par laquelle elle existe et agit, n'est rien d'autre que la puissance même,  
8 absolument libre, de Dieu.

9           Par droit de nature j'entends donc les lois ou règles mêmes de la nature, suivant  
10 lesquelles toutes choses arrivent, autrement dit la puissance même de la nature ; et c'est  
11 pourquoi le droit naturel de la nature tout entière, et par conséquent celui de chaque  
12 individu, s'étend aussi loin que s'étend sa puissance. Par conséquent, tout ce que fait tout  
13 homme selon les lois de sa nature, il le fait par un droit souverain de nature, et il a sur la  
14 nature autant de droit qu'il vaut par la puissance.

Spinoza, *Œuvres V, Traité politique II, §§3-4*, traduction, introduction, notes, glossaire, index et bibliographie Charles Ramond, p. 95.



## Texte N° 9

Spinoza *Traité politique* V §§ 1et 2

1 Dans l'article 11 du Chapitre II nous avons montré que l'homme relève le plus de son  
2 propre droit quand il est le plus conduit par la raison ; et que par conséquent (voir l'article 7 du  
3 chapitre III) la Cité qui est fondée et dirigée selon la raison est la plus puissante et relève le  
4 plus de son propre droit. Et comme la meilleure maxime de vie pour se conserver soi-même  
5 autant qu'il se peut est celle qui est instituée selon le précepte de la raison, il s'ensuit que tout  
6 ce que font un homme ou une Cité, en tant qu'ils relèvent de leur propre droit, est pour le  
7 mieux. Car tout ce que nous disons « fait à bon droit », nous ne l'affirmons pas « fait pour le  
8 mieux ». Une chose en effet est de cultiver un champ à bon droit, une autre de cultiver un  
9 champ pour le mieux ; une chose, dis-je, est de se défendre, de se conserver, et de porter un  
10 jugement à bon droit, une autre de se conserver et de se défendre au mieux, et de porter le  
11 jugement le meilleur ; et par conséquent une chose est de commander et d'assumer à bon  
12 droit la charge de la République, une autre de commander pour le mieux, et de gouverner  
13 pour le mieux la République. C'est pourquoi, après avoir traité du droit de toute Cité (*civitatis*)  
14 en général, il est temps de traiter de ce qu'est le meilleur régime pour tout État (*imperii*).

15 Or le meilleur régime pour tout État se connaît facilement à partir de la fin de la  
16 société civile, qui n'est à l'évidence rien d'autre que la paix et la sécurité de la vie. Et par suite  
17 l'État le meilleur est celui où les hommes passent leur vie dans la concorde, et dont les règles  
18 de droit sont observées sans violations. Les séditions, les guerres, le mépris ou la violation des  
19 lois doivent être imputées, c'est certain, non tant à la méchanceté des sujets qu'au régime  
20 vicieux de l'État. Les hommes en effet ne naissent pas citoyens, mais le deviennent. En outre  
21 les affections naturelles des hommes sont partout les mêmes ; c'est pourquoi , si la  
22 méchanceté règne dans une Cité plus que dans une autre, et si l'on y commet plus de péchés,  
23 cela provient certainement de ce qu'une telle Cité n'a pas assez pourvu à la concorde, n'a pas  
24 institué assez prudemment ses règles de droit, et par conséquent n'a pas acquis le droit absolu  
25 d'une Cité. Une société civile, en effet, qui n'a pas éliminé les causes de sédition, où la guerre  
26 est continuellement à craindre, et où enfin les lois sont continuellement violées, ne diffère pas  
27 beaucoup de l'état de nature lui-même, où chacun vit à sa guise en grand péril pour sa vie.

Spinoza, Œuvres V, *Traité politique*, p.135